

Introduction¹

Henriette Levillain
Université de Paris IV- Sorbonne

Le 10 décembre 1960, Saint-John Perse reçut le prix Nobel de littérature à Stockholm. L'obtention du prix avait été le résultat d'une campagne longue de six années, au milieu desquelles l'attribution du prix à Albert Camus en 1957 parut compromettre définitivement la candidature de Perse. Le jury avait préféré un prosateur à un poète. En outre, il était devenu improbable qu'un candidat de nationalité française pût être à nouveau lauréat avant quelques années. Mais que la campagne ait été longue ne constitue pas la véritable singularité de l'attribution du prix à Saint-John Perse. L'enjeu symbolique du Nobel est tel qu'il est nécessairement précédé de tractations laborieuses et incertaines, au cours desquelles les considérations de politique mondiale ont un rôle prépondérant. En revanche, il est plus rare que le combat, au lieu d'avoir été engagé en France, ait été mené aux États-Unis où résidait Alexis Leger, après avoir été congédié du poste de secrétaire général du Quai d'Orsay en juin 1940. Depuis son refus en 1942 de rallier le général de Gaulle, sa position de conseiller occulte du président Roosevelt, sa décision de ne pas rentrer en France dès la Libération alors qu'il avait été réintégré dans la plénitude de ses droits de citoyen français et de diplomate, Alexis Leger s'était enfermé dans la posture de poète exilé. Il y avait de fameux précédents ! Il était fâché avec les gaullistes qui le lui rendaient bien, observait non sans une certaine inquiétude le succès des jeunes écrivains existentialistes qui, de leur côté, l'ignoraient. Mis à part Claudel qui avait rédigé une belle étude sur *Vents* en 1949 et Jean Paulhan qui avait rassemblé avec ténacité quelques voix importantes dans un hommage international des *Cahiers de la Pléiade* (1950), peu de lecteurs prêtaient attention à ce poète lointain, dans tous les sens du mot. Le grand massif de son œuvre poétique avait pourtant été écrit entre 1941 et 1959 et publié chez Gallimard à partir de 1945. Lui-même, se sentant étranger aux milieux littéraires parisiens, affirmait ne plus rien attendre de toutes les formes de reconnaissance provenant de sa patrie.

C'est à Henri Hoppenot, ami de longue date, poète lui-même et diplomate de carrière, que revint l'initiative de chercher à obtenir le Nobel pour Saint-John Perse. En 1952, il avait été nommé chef de la délégation française auprès de l'O.N.U. à New York. Son appui auprès du jury de Stockholm était tout trouvé. En 1953, Dag Hammarskjöld était nommé Secrétaire général de l'O.N.U. Il était suédois, venait d'être nommé membre de l'Académie suédoise et du comité Nobel de celle-ci, cultivait la poésie en secret, partageait avec Leger le goût du nomadisme ainsi que ses réticences vis-à-vis du général de Gaulle ; ceci *a fortiori* après le retour au pouvoir du général en 1958, puisqu'il devra s'affronter à l'anti-atlantisme de celui-ci.

Or, en 1953, un important massif de l'œuvre de Saint-John Perse avait été réuni sous la couverture blanche des Éditions Gallimard (*Éloges, La Gloire des Rois, Anabase, Exil, Vents*). Et, à cette même date, le précédent ensemble était accessible aux lecteurs anglophones grâce

¹ [Première publication sous le titre "Saint-John Perse (1887-1975), prix Nobel de littérature" (texte inchangé) dans le *Recueil 2010 des célébrations nationales*, consultable sur le site Internet des Archives nationales à l'adresse :

<http://www.archivesdefrance.culture.gouv.fr/action-culturelle/celebrations-nationales/brochure-2010/litterature/saint-john-perse>

aux traductions de T. S. Eliot (*Anabase*), Denis Devlin (*Exile and other poems*), Hugh Chisholm (*Winds*), et au remarquable travail éditorial de la fondation américaine Bollingen.

Convaincu de la valeur « universelle » de la poésie de Saint-John Perse, Hammarskjöld se fit donc l'intermédiaire entre le comité Nobel et la fondation américaine Bollingen ; parallèlement, il s'entremet pour obtenir du poète suédois Erik Lindegren qu'il traduise rapidement *Exil, Vents et Amers*, ce qu'il fit, et alla jusqu'à le doubler en s'attribuant lui-même la traduction de *Chronique* (1959) ; à partir de 1955, sans se décourager, il sollicita les recommandations des anciens Nobel, Martin du Gard et Mauriac, qui s'exécutèrent. La correspondance régulière qu'il entretenait tout au long de ces années avec Saint-John Perse est un témoignage de ténacité autant que de science diplomatique².

De son côté, Saint-John Perse accueillit l'initiative de Hoppenot avec une évidente fausse modestie, soutint les efforts de Hammarskjöld avec une évidente fausse indifférence et invita T. S. Eliot à entreprendre une nouvelle édition anglaise de ses œuvres avec une fausse innocence. Le poète qui, après la Libération, s'était posé la question d'un éventuel retour en France s'était persuadé au fur et à mesure de la rédaction de *Vents* qu'il ne connaîtrait jamais ailleurs que dans le Nouveau Monde l'énergie qui lui avait permis de respirer des poèmes de longue haleine. Dix ans plus tard, à l'approche de ses soixante-dix ans, il avait certes le sentiment d'avoir accédé à l'âge de la maturité poétique (*Amers*), mais aussi de pressentir celui de la défaillance du langage, du déclin des forces physiques, du bilan de vie : *À d'autres d'édifier, parmi les schistes et les laves. À d'autres de lever les marbres à la ville (Chronique VIII)*. Si grand que fût son ressentiment vis-à-vis des milieux politiques et littéraires français, il ne perdait pas l'espoir d'être reconnu comme un des grands créateurs de ce temps. Mais ne pouvant l'être à partir de la France, il lui fallait se faire connaître de l'extérieur. La gloire du Nobel lui permettrait, pensait-il, de faire un pied de nez à la critique parisienne, de prendre sa revanche sur l'opinion des gaullistes et de s'imposer au-dessus des factions littéraires et politiques comme le poète « de l'universel ».

Encouragés dans cette direction par l'efficace parrain suédois, les membres du jury avaient motivé l'affectation du prix « pour l'envolée altière et la richesse imaginative de sa création poétique, qui donne un reflet visionnaire de l'heure présente. » Face à l'œuvre de Saint-John Perse, le comité Nobel n'avait pas évité la tentation trop fréquente de la grandiloquence. Néanmoins il avait saisi que, en dépit de son éloignement géographique et d'une solitude revendiquée, le poète était un contemporain ; et que sa poésie, en dépit d'une tendance à l'intemporel et à l'impersonnel, cherchait à réconcilier l'homme de « l'heure présente » avec lui-même.

Dans l'allocution qu'il prononça à Stockholm, devant la cour, Saint-John Perse rendit tout au long hommage à la poésie. Précédée d'une majuscule, celle-ci en est tout à la fois l'intitulé, le sujet et l'objet. L'enregistrement vaut la peine d'être écouté (I.N.A) : la haute tenue oratoire du discours, faisant écho aux panégyriques du siècle classique, souligne la solennité de l'événement ; l'intonation déclamatoire et les r avalés de l'accent créole accentuent l'impression insolite d'une voix venue de loin : que la poésie puisse éclairer la conscience de l'homme et, mieux encore, le relier à *la circulation de l'énergie spirituelle dans le monde*, était à l'époque une révélation de taille dont l'intention était de discréditer les philosophies du néant. Au vu de l'usage et de la fréquence des citations du *Discours de Stockholm*, il peut être déduit sans aucun risque que la révélation est encore d'actualité.

² *Cahiers Saint-John Perse*, n° 11, Gallimard, 1993.